

Myriam Vaucher

VIOLENCE FRATERNELLE

EXTRAIT

Tribune psychanalytique, 7, pp. 75-95

[...]

Les frères selon Freud

Freud pose, au commencement, le meurtre d'un père plutôt que celui d'un frère. Dès lors, on pourrait penser qu'il ne se serait pas vraiment intéressé à la violence fraternelle, ou l'aurait banalisée, ce que pourtant les textes démentent. Pour Freud en effet, le frère est celui avec qui on a été en guerre et que l'on n'a pas tué. Il est l'ennemi par excellence. Le rapport au frère, au jeune frère surtout, est d'abord et avant tout fait de haine, de jalousie et de vœux de mort [1900a, 219]. « L'enfant apprécie exactement le tort que va lui faire le petit étranger » [1900, 276], ce « rival accueilli avec haine dès la naissance » [1922, 45]. Et encore, « moins tendres sont les rêves où figurent des enfants, des frères ou sœurs, lesquels ont pour symbole de petits

animaux, la vermine» [1916-17, 138], et sont ainsi réduits à de petits êtres qu'on peut écraser, détruire, éliminer! Eux qui pourraient faire disparaître dans le brouillard celui qui, jusqu'alors, occupait toute la place! Eux qui menaceraient la position de favori incontesté, cette position qui permet de garder «pour la vie ce sentiment conquérant, cette assurance du succès, dont il n'est pas rare qu'elle entraîne effectivement après soi le succès» [1917, 206-207]! «Les frères aînés auront tous développé en eux la même conviction que ce dernier rejeton était superflu» [1922, p46]. Évoquant son petit-neveu de 15 mois, à qui vient d'être ajouté une petite sœur, Freud dit : «ce jeune homme se conduit de manière très chevaleresque à l'égard de sa petite sœur, lui baise la main et la caresse; mais je constate que depuis qu'il a eu deux ans et qu'il a su parler, il s'est employé à critiquer cette petite personne inutile.» [1900, 277] L'aîné dirige son aversion contre le nouvel arrivant, raison pour laquelle la mort d'un frère ou d'une sœur aura une très grande importance pour les futures névroses [1917, 199], ce que notre clinique, comme celle de Freud, ne manque pas de nous permettre de vérifier fréquemment.

Freud est bien placé pour le savoir. Lui dont un jeune frère est mort en bas âge. Lui qui pourtant affirme, peut-être avec raison, n'avoir jamais connu de deuil dans son enfance. Le deuil impossible de ce frère aurait-il donné naissance à la psychanalyse? Sans aller jusque-là, Monique Schneider^I fait l'hypothèse que *L'interprétation des rêves* serait comme le tombeau du petit mort. Dans *Un souvenir d'enfance de poésie et vérité* [1917], également travaillé par Monique Schneider, Freud montre à partir de plusieurs récits convergents, comment les désirs de voir disparaître des frères et sœurs plus jeunes furent déplacés et mis en acte dans différentes situations sur des objets jetés par la fenêtre. Freud traduit alors par ces termes une scène où le petit Goethe, ayant lui-même perdu plusieurs frères et sœurs, prend tant de plaisir à jeter dehors, sous les applaudissements des voisins, la vaisselle récemment achetée : «J'ai été un enfant chanceux, le destin m'a maintenu en vie bien que je fusse donné pour mort lorsque je vins au monde. Mais il a éliminé mon frère, de sorte que je n'ai pas eu à partager avec lui l'amour de ma mère.» Freud affirme que «les enfants, au moment

I. Notes de Séminaire donné à Lausanne, 2005-2006.

où leurs passions s'éveillent, ne développent jamais des réactions aussi violentes à l'égard des frères et sœurs qu'ils trouvent déjà là, mais dirigent leur aversion contre les nouveaux arrivants» [1917, 199]. Une telle remarque surprend, lorsqu'on sait que Freud établit une grande partie de sa construction sur l'hypothèse de la rivalité à l'égard du père, dont pourtant on peut difficilement penser qu'il soit un nouvel arrivant ! A moins que l'autre, même s'il était déjà là, ne surgisse qu'après-coup, éveillant alors un désir d'éliminer le gêneur, désir qui trouverait à se diriger d'autant plus facilement sur les petits frères ou sœurs que – contrairement aux parents – ils ne sont pas indispensables.

La violence à l'égard de ce qui se met à exister comme autre investi par la mère, si elle est compréhensible, n'est pourtant pas compatible avec la vie sociale et met en péril la sécurité. Caïn l'avait compris. S'il n'a pu supporter qu'Abel attire le regard plus que lui, comment quiconque supporterait-il qu'il occupe, lui-même Caïn, la position de l'élus ? Cette place l'expose à être « la cible du premier venu, qui le tuera ». Quelque chose est donc nécessaire pour faire du lien social à partir de la violence. « L'aîné des enfants voudrait, c'est certain, refouler jalousement celui qui vient après lui, le tenir à l'écart des parents et le dépouiller de ses droits, mais en présence du fait que cet enfant aussi – comme tous ceux qui suivront – est aimé des parents d'une égale façon, et par suite de l'impossibilité de persévérer dans son attitude hostile sans dommage personnel, il est contraint à l'identification aux autres enfants et il se forme dans la troupe d'enfants un sentiment de foule ou de communauté qui plus tard connaît à l'école la suite de son développement. La première exigence de cette *formation réactionnelle* (n.s.) est celle de justice, de traitement égal pour tous » [Freud, 1921, 186]. Comme l'hostilité ne peut être satisfaite sans provoquer le risque d'abandon par le parent qu'elle viserait à garder pour soi, le conflit trouve une issue dans une double identification avec la mère et avec le rival, pour autant que l'enfant puisse quitter la position du nourrisson pour se voir à la place de la mère, dans le rapport à un autre enfant.

Les récits cliniques amenés par Freud, rencontrant les mythes de Caïn et Abel ou de Romulus et Remus, permettent de penser que, s'il prend une acuité particulière lors du décès d'un frère réel, le fantasme fratricide a un caractère universel. Les relations au sein

d'une fratrie sont, plus que toutes relations sociales, susceptibles de voir s'éveiller des sentiments hostiles. Freud n'en est pas dupe. Peut-être pourrait-on même penser que c'est pour cela qu'il propose d'en passer par le meurtre mythique d'un père. Pour que la violence trouve à se symboliser, en raison de la nécessité de tenir ensemble éros et destructivité.

Ainsi l'amour pour le frère ou la sœur serait-il toujours dérivé de l'amour à l'égard des parents, par identification, alors que frères et sœurs seraient les objets premiers de la haine. On notera que dans le deuxième exemple clinique rapporté par Freud dans *Un souvenir d'enfance de poésie et vérité*, un jeune homme relie deux souvenirs : l'un se rapportant à l'annonce de l'arrivée d'un petit frère ; l'autre à la scène primitive, conjointe au fait d'avoir été battu par le père. « Je suis l'aîné de huit ou neuf enfants. L'un de mes premiers souvenirs est que mon père assis sur son lit en costume de nuit, me raconte en riant que je viens d'avoir un petit frère. (...) Ensuite je sais qu'un jour, peu de temps après (ou était-ce un an avant ?), j'ai jeté divers objets, brosses – ou n'était-ce qu'une brosse ? –, souliers et autres choses, dans la rue par la fenêtre. J'ai également encore un souvenir plus ancien. Alors que j'avais deux ans, je passais la nuit avec mes parents dans une chambre d'hôtel à Linz (...). Je fus alors si agité pendant la nuit, et je poussai de tels cris, que mon père fut obligé de me battre » [1917, 202]. Une scène vient-elle masquer l'autre ? Vient-elle au contraire l'éclairer ? A moins que la colère contre le frère et la colère contre le père ne viennent toutes deux se substituer à celle, autrement plus inquiétante, à l'égard d'une mère qui aurait détourné son regard, et se serait laissé remplir par un autre ? Une remarque de Freud pourrait le laisser penser : « Des sentiments qui se sont éveillés chez le petit jaloux, lui est resté l'amertume à l'encontre de la femme, et celle-ci a entraîné une perturbation durable de sa vie amoureuse. » [1917, 203].

Peut-être cela se rejoue-t-il parfois au moment de l'accession à la paternité, et ne trouve qu'alors une résolution plus complète. Le mythe du Père de la Horde, les histoires de Laïos ou d'Abraham, comme celles de beaucoup de patients mis en crise au moment où arrive un enfant, tendraient à nous le faire penser. Les pères ne sont pourtant probablement pas seuls concernés. Si l'identification à la mère permet de transformer en amour le premier mouvement hostile en-

vers l'enfant, on devrait alors aussi considérer que l'instinct maternel se développerait, lui aussi, sur le terreau de la haine à l'égard du petit étranger qui viendrait là où il ne serait pas attendu. Le jeu des mouvements identificatoires devrait alors empêcher cette haine de ressurgir, pour que ne s'approche pas le spectre de Médée. La circulation des affects entre les différents protagonistes, sur la scène familiale, permet qu'une distinction s'opère, au sein même de la violence première, entre violence de l'amour et violence de la destructivité, distinction nécessaire à la possible intrication de ces deux mouvements pulsionnels.

[...]